

Qu'est ce qui a créé le désir chez vous d'adapter à la scène le roman *Les Gratitude* ?

Fabien Gorgeart : Quand j'ai lu *Les Gratitude*, j'ai vraiment vu une pièce de théâtre cachée, enfouie dans un roman. Je pense à plusieurs éléments du texte qui sont pour moi théâtraux : la structure, la problématique du personnage de Michka autour de la perte du langage, la langue directe et vivante qui donne l'impression que les personnages s'adressent déjà à un public. Ce que j'aime profondément aussi dans le roman, c'est sa dramaturgie très puissante. Quelques temps après ma lecture, Elsa Lepoivre m'a proposé de mettre en scène *Rien ne s'oppose à la nuit*, un autre roman de Delphine de Vigan, au Studio de la Comédie Française. Cette collaboration a été comme un détour qui m'a ramené vers *Les Gratitude* et convaincu d'adapter le roman, d'achever cette évidence que j'avais eu très vite avec ce texte-là.

Delphine de Vigan : A l'origine des *Gratitude*, il y a eu un court texte d'une trentaine de minutes, écrit pour le festival « Paris des femmes ». J'ai développé ensuite de ce texte une forme hybride, à la frontière entre le roman et le théâtre, avec l'envie qu'un metteur en scène s'en empare. Je tournais depuis un moment autour de la forme théâtrale et c'est une forme qui continue de beaucoup m'intéresser. J'accorde beaucoup d'importance aux dialogues et d'une manière générale au son, au rythme, à la voix des personnages. Le travail de Fabien (notamment sa mise en scène de *Stallone* avec Clothilde Hesme) m'a convaincue qu'il était la bonne personne pour amener ce texte vers le plateau.

Fabien Gorgeart : Sur cette question de l'hybridité du genre littéraire, je pense aussi au fait que dans ma mise en scène, j'ai envie de flirter avec la comédie musicale. *Les Gratitude* est une matière à chansons. D'ailleurs, dans *Rien ne s'oppose à la nuit*, la citation en exergue est de Pierre Soulages (donc je suis vraiment parti du noir au début de l'adaptation) et dans *Les Gratitude*, elle est de La Grande Sophie (une chanson de variété). C'est comme si Delphine donnait le La, pour aller vers l'émotion et la profondeur du texte.

Le cœur des *Gratitude*, c'est la déliquescence du langage, le fait que Michka, une vieille dame, perde peu à peu sa capacité à parler. Est-ce aussi important dans son adaptation théâtrale ?

Fabien Gorgeart : C'est ma première porte d'entrée ! J'ai tout de suite imaginé une comédienne qui perd ses mots et cette image est extrêmement forte. J'ai senti le vertige que pouvait susciter une telle incarnation... Dans ce sens, j'ai changé un élément narratif du roman pour aller encore plus loin. Dans *Les Gratitude*, Michka est correctrice dans une maison d'édition et là, nous en faisons une parolière, qui perd la parole. Sur ce sujet de l'aphasie, j'ai rencontré des orthophonistes, j'ai fait des recherches sur la maladie pour m'inscrire dans une dimension documentaire mais je cherche aussi la zone de jeu. Par exemple le personnage de l'orthophoniste est joué par Pascal Sangla, il va utiliser des pratiques de musicothérapie dans le spectacle, c'est ce qui va aussi mener le théâtre à la comédie musicale. Enfin, le fait que cette perte de langage soit « vécue » par Catherine Hiegel rend cette mise en scène essentielle pour moi. J'ai envie de rêver à un spectacle documentaire sur elle, sur l'actrice. Certains éléments de sa vie hanteront le personnage de Michka.

Delphine de Vigan : Dans le processus d'écriture, c'est ce qui m'a le plus stimulée et amusée : travailler sur la perte du langage et en faire un matériau littéraire, inventer la langue de Michka. Une langue faite de lapsus, de néologismes, à la syntaxe désarticulée. La douleur de la perte pouvait être abordée avec fantaisie et poésie. Mais tous les mots sont signifiants. D'ailleurs j'ai écrit un guide d'une cinquantaine de pages à l'intention des traducteurs pour qu'ils comprennent ce que j'avais voulu inventer pour chaque mot. Cette dislocation du langage peut créer aussi des incongruités, des effets comiques autant que désespérants et mélancoliques.

Fabien Gorgeart : Je dirais même que c'est éprouvant ! En lecture avec les comédiens et comédiennes, il y avait des moments douloureux. J'ai envie de garder cette dimension éprouvante tout en m'amusant avec l'absurde du texte qui est une vraie mine pour les acteurs.

Dans le roman, il y a de nombreux allers et retours entre le présent (la vieillesse de Michka) et le passé, comment gardez-vous la structure temporelle du texte ?

Fabien Gorgeart : Pour moi, le roman raconte aussi un rapport au réel qui se disloque. J'ai envie que le spectateur ne sache jamais trop où il est, si nous sommes dans le vécu du personnage ou dans un rêve éveillé. Par exemple, on pourrait imaginer que tout ce que l'on voit a déjà été vécu par Michka. D'un point de vue esthétique, cette ambiguïté est inspirante pour la mise en scène.

Delphine de Vigan : Elle est déjà présente dans l'écriture... Est-ce que Jérôme invente cette visite pour la rassurer ou est-ce Michka qui rêve ce récit ? Par rapport au projet d'adaptation de Fabien Gorgeart et Agathe Peyrard, j'ai été heureuse de découvrir leur travail sur la frontière entre le rêve et réalité. Le personnage de la « méchante directrice », qui hante les rêves de Michka, raconte ses peurs mais aussi le regard que notre société porte sur le grand âge, et l'économie qui s'est constituée autour de cela, avec ses objectifs de rendement.

Fabien Gorgeart : L'espace du plateau porte aussi ces incertitudes. La scène est épurée et ne dit jamais clairement si nous sommes dans un studio d'enregistrement de musique ou un EHPAD. Toutes les frontières doivent rester poreuses.

Propos recueillis par Agathe Le Taillandier